

Albert Camus, le premier homme

Jean Morency

Numéro 57, septembre–octobre–novembre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morency, J. (1994). Albert Camus, le premier homme. *Nuit blanche*, (57), 12–13.

Albert Camus, le premier homme



photo : Coll. Viollet

Albert Camus

Le 4 janvier 1960, Albert Camus mourait dans un accident de voiture. On retrouva près de son corps, dans une serviette de cuir, le manuscrit du *Premier homme*, un roman autobiographique sur lequel il travaillait depuis presque deux ans.

Durant l'été 1959, de manière allusive, Camus avait confié à un journaliste que *Le premier homme* serait une histoire simple, celle d'une famille et d'un homme dans l'Algérie du début du siècle : « Rien de compliqué. Les œuvres qui ont les meilleures chances de survivre sont celles qui évitent l'excentricité, l'exceptionnalité. » Au cours de l'automne suivant, Camus hésitait encore à parler de son travail, se bornant à dire : « Je ne sais pas encore ce que ça sera. Ça ne me satisfait pas. J'en ai détruit des pages et des pages. Ça avance lentement. » Dans *Albert Camus soleil et ombre*, qui constitue la meilleure biographie intellectuelle de l'auteur de *La peste* et de *L'étranger*, Roger Grenier faisait remarquer que *Le premier homme* aurait peut-être été le livre dont rêvait Camus au

moment où il adaptait pour le théâtre *Les possédés* de Dostoïevski, qui constitue sa dernière œuvre achevée. Roger Grenier rapporte ainsi une parole de Camus : « Il y a de grandes chances pour que l'ambition réelle de nos écrivains soit, après avoir assimilé *Les possédés*, d'écrire un jour *La Guerre et la Paix*. Ils gardent l'espoir de retrouver les secrets d'un art universel qui, à force d'humilité et de maîtrise, ressusciterait enfin les personnages dans leur chair et dans leur durée. » Dans cette perspective, *Le premier homme* aurait pu constituer une tentative de retrouver, par delà la démesure de l'univers de Dostoïevski et de ses personnages monstrueux, l'art plus pondéré, l'écriture à hauteur d'homme, d'un Léon Tolstoï. Ce qui d'ailleurs aurait été conforme à cette « pensée de midi » que prônait Camus, presque dix ans plus tôt, dans *L'homme révolté* (1951), quand il écrivait que « l'art et la révolte ne mourront qu'avec le dernier homme ».

Voilà donc tout ce qu'on pouvait savoir sur ce roman énigmatique jusqu'à ce que la maison Gallimard se décide enfin à le publier, au début de 1994, dans la série des « Cahiers Albert Camus » qui regroupe en sept volumes les inédits de l'écrivain. Au-delà de l'intérêt évident que pouvait représenter, au départ, *Le premier homme*, notamment pour les spécialistes de l'œuvre de Camus, on s'est vite retrouvé avec un formidable succès de librairie, à tel point qu'un magazine comme *Le Nouvel Observateur* a pu parler du « triomphe de Camus » dans sa livraison du 9 juin 1994. Au lendemain de la mort (présumée) des idéologies totalitaires, la pensée de Camus semble en effet, plus que jamais, visionnaire : le communisme s'est effondré avec fracas, le capitalisme sauvage est miné de l'intérieur, tandis que les grands systèmes explicatifs semblent à bout de souffle. La voix de Camus n'en retentit que mieux dans cette « ère du vide » que nous vivons actuellement. Dans *L'homme révolté*, Camus écrivait : « [...] quand la révolution, au nom de la puissance et de l'histoire, devient cette mécanique meurtrière et démesurée, une nouvelle révolte devient sacrée, au nom de la mesure et de la vie. Nous sommes à cette extrémité. Au bout de ces ténèbres, une lumière pourtant est inévitable que nous devinons déjà et dont nous avons seulement à lutter pour qu'elle soit. Par-delà le nihilisme, nous tous, parmi les ruines, préparons une renaissance. Mais peu le savent. »

C'est ce sens de la mesure et de la vie qui se trouve au cœur du roman *Le premier homme*. Un peu à la manière de Marcel Proust, Camus part à la recherche du temps perdu, en tentant de reconstituer son passé à partir des fragments de sa mémoire et des témoignages de ses proches. La première partie du roman, « Recherche du père », met en place cette quête du temps perdu. Un homme de

quarante ans, Jacques Cormery, est amené, un peu au hasard, à vouloir retrouver la trace de son père qu'il n'a pas connu, mort sur les champs de bataille de la Marne, pendant la Première guerre mondiale. Cette enquête sur un inconnu s'accompagne bientôt d'une véritable reconstitution du passé de sa famille en Algérie et, à travers celle-ci, d'une remémoration de l'enfance de Jacques, qui constitue l'objet de la deuxième partie du roman, intitulée « Le fils ou le premier homme ».

Pour Camus, l'Algérie française représente un paradis perdu, un jardin d'éden, une terre de l'oubli « où chacun était le premier homme, où lui-même avait dû s'élever seul, sans père [...] ». Pourtant, l'existence de Jacques Cormery apparaît rapidement indissociable de l'image creuse du père et de l'aventure coloniale en Algérie. Cette aventure s'est déroulée sous le signe de l'oubli, dans l'effacement de la mémoire au contact de la réalité africaine et dans la dissolution d'un langage susceptible de perpétuer le souvenir. On oublie souvent que Camus a grandi au sein d'une famille pauvre et analphabète, volontairement ignorante du passé, tentant de survivre dans un présent exaltant mais cruel, face à un avenir bouché, par essence impénétrable. Cela peut d'ailleurs expliquer, du moins en partie, la pensée qui se trouve à l'œuvre dans *L'étranger* (1942) et dans *Le mythe de Sisyphe* (1942) : ce sont l'abolition du passé et l'absence de futur qui définissent l'absurdité et qui exaltent, paradoxalement, la vie. Dans *Le mythe de Sisyphe*, Camus écrivait ainsi que « l'œuvre tragique pourrait être celle, tout espoir étant exilé, qui décrit la vie d'un homme heureux. Plus la vie est exaltante et plus absurde est l'idée de la perdre ». En lisant *Le premier homme*, on comprend que cette exaltation du temps présent trouve ses racines dans l'expérience familiale de Camus et dans la nature même du mouvement d'émigration des Français et des Espagnols en Algérie qui, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, tournèrent le dos à l'Europe et furent bientôt comme engloutis dans la terre africaine : « Des foules entières étaient venues ici depuis plus d'un siècle, avaient labouré, creusé des sillons, de plus en plus profonds en certains endroits, en certains autres de plus en plus tremblés jusqu'à ce qu'une terre légère les recouvre et la région retournait alors aux végétations sauvages, et ils avaient procréé puis disparu. Et ainsi de leur fils. Et les fils et les petits-fils de ceux-ci s'étaient trouvés sur cette terre comme lui-même s'y était trouvé, sans passé, sans morale, sans leçon, sans religion mais heureux de l'être et de l'être dans la lumière, angoissés devant la nuit et la mort. » De façon plus insolite, Camus raconte avec humour comment son aïeul maternel, poète à ses heures, avait été tué par un mari bafoué, ce qui

avait amené ses ancêtres espagnols à émigrer en Algérie : « Le résultat lointain de ce tragique malentendu où un poète trouva la mort fut l'installation sur le littoral algérien d'une nichée d'analphabètes qui se reproduisirent loin des écoles, attelés seulement à un travail exténuant sous un soleil féroce. »

Le soleil. Voici un des mots-clés de l'univers de Camus, une image omniprésente dans son œuvre, depuis *Noces* (1939) jusqu'à *L'été* (1954) en passant par *La peste* (1947). Dans *Le premier homme*, cette image est indissociable de l'enfance, du bonheur et de la plénitude de la vie. Le soleil féroce de l'Algérie, qui efface et abolit tout, jusqu'à la mémoire et aux ombres du passé, se conjugue à la mer pour exalter le présent et la vie et pour faire des enfants d'Algérie de nouveaux Adams : « La mer était douce, tiède, le soleil léger maintenant sur les têtes mouillées, et la gloire de la lumière emplissait ces jeunes corps d'une joie qui les faisait crier sans arrêt. Ils régnaient sur la vie et sur la mer, et ce que le monde peut donner de plus fastueux, ils le recevaient et en usaient sans mesure, comme des seigneurs assurés de leurs richesses irremplaçables. » En marge de cette existence faite de dépouillement et de plénitude, on retrouve posée, comme en creux, l'idée de Dieu, qui hante par ailleurs toute l'œuvre de Camus, une idée moins reniée que repoussée, qu'évacuée aux confins de la vie : « [Sa grand-mère] ne parlait jamais de Dieu. Ce mot-là, à vrai dire, Jacques ne l'avait jamais entendu prononcer pendant toute son enfance, et lui-même ne s'en inquiétait pas. La vie, mystérieuse et éclatante, suffisait à le remplir tout entier. »

On comprendra donc que *Le premier homme*, œuvre de maturité mais hélas inachevée, retrace l'essentiel de la genèse d'une pensée et d'une œuvre qui apparaissent de plus en plus comme formant un jalon irremplaçable du XX^e siècle. ■

par Jean Morency

Chronologie des principales œuvres d'Albert Camus, parues chez Gallimard (« Pléiade », « Folio », « Idées ») : *L'envers et l'endroit*, essai, 1937 ; *Noces*, essai, 1939 ; *L'étranger*, roman, 1942 ; *Le mythe de Sisyphe*, essai, 1942 ; *Caligula*, théâtre, 1944 ; *Le malentendu*, théâtre, 1944 ; *Lettres à un ami allemand*, 1945 ; *La peste*, roman, 1947 ; *L'état de siège*, théâtre, 1948 ; *Les justes*, théâtre, 1950 ; *Actuelles I*, chroniques, 1950 ; *L'homme révolté*, essai, 1951 ; *Actuelles II*, chroniques, 1953 ; *L'été*, essai, 1954 ; *La chute*, roman, 1956 ; *L'exil et le royaume*, nouvelles, 1957 ; *Actuelles III*, chroniques, 1958 ; *Le premier homme*, roman, 1994.

Biographies de Camus : *Albert Camus, soleil et ombre*, Roger Grenier, Gallimard, 1987 ; *Albert Camus*, Herbert R. Lottman, Seuil, 1978.